

INTRODUCTION

I

Il faut que la religion, si elle prétend se faire écouter, se faire comprendre et accepter, parle à chaque époque la langue qui lui convient. Les siècles ne se ressemblent pas. Telle parole qui autrefois parut magique et qui a électrisé tout un monde, a perdu son prestige et n'est plus intelligible que pour un nombre d'âmes infiniment restreint. Ainsi, par exemple, le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui a ému si profondément et si puissamment édifié le moyen âge, n'est plus aujourd'hui qu'un objet d'étude plein d'un intérêt mystique et d'un charme austère. Il élève encore à Dieu quelques âmes rares ; mais il est pour nos contemporains en masse une lettre morte que rien ne ressuscitera.

Comparés à leurs prédécesseurs immédiats, les hommes de notre temps ont ceci de remarquable et de nouveau, qu'ils s'intéressent de plus en plus aux questions religieuses. On s'en informe. On désire se faire une opinion sur ces graves problèmes. On



consent même à recevoir l'impression des vérités d'en haut. On veut au moins en entendre parler.

C'est aux personnes qui ont des convictions chrétiennes et qui veulent les propager, à savoir les présenter à leurs contemporains dans un langage qu'ils puissent entendre et goûter, sous une forme qui agisse sur leur esprit et leur volonté. Il ne suffit nullement pour cela que les défenseurs de la religion étudient l'idiome moderne comme on apprend une langue étrangère, et qu'ils traduisent après coup en style du jour ce qu'ils auront pensé en un langage suranné. Il faut que l'homme de foi soit aussi l'enfant de son siècle et de sa patrie, qu'il vive de la vie de son époque ; que sa langue maternelle soit celle des penseurs de son temps ; et si, comme en nos jours, le règne de l'esprit scientifique, le goût de l'analyse, les droits et les devoirs de la critique sont reconnus par tout ce qui pense, il faut que lui aussi ait été nourri du même lait et ait grandi à la même école.

Notre siècle souhaite de croire, mais il prétend ne rien admettre sans savoir pourquoi. L'esprit moderne est positif ; il éprouve le besoin de l'idéal, mais il lui faut un idéal sensible, raisonné, et pour ainsi dire, concret. Il sent le vide de ce scepticisme ignorant et léger dont le XVIII^e siècle s'est épris. Notre génération, élevée à la rude école des révolutions et des restaurations successives, réclame une nourriture plus solide, plus substantielle que l'incrédulité étourdie et moqueuse de ses pères.

Et ce n'est pas seulement l'expérience douloureuse du passé qui nous rend plus exigeants et plus sérieux ; c'est aussi le pressentiment, toujours plus général, d'un avenir non moins redoutable.



Notre passé, et, il faut bien le reconnaître aussi, notre présent, légueront à un prochain avenir d'immenses difficultés à vaincre, de vastes et obscurs problèmes à résoudre. Aussi, l'esprit public se recueille comme par instinct, s'examine, obéit à l'urgente nécessité de s'instruire et de s'armer, comme le voyageur qui va partir pour explorer des contrées nouvelles, pleines de périls mal connus. Religion et politique, économie sociale et philosophie soulèvent toutes à la fois des questions si complexes, si ardues, et bientôt si pressantes, que la pensée contemporaine, très légitimement préoccupée, cherche à s'affermir sur ses bases menacées, et voudrait pouvoir, au milieu de l'ébranlement des esprits, s'appuyer au moins sur des principes arrêtés.

Aux interrogations inquiètes que notre époque s'adresse à elle-même sur les sujets religieux, le livre dont nous publions aujourd'hui une édition nouvelle donne une réponse calme et précise, pleine d'autorité humaine et de foi chrétienne. Elevé bien au-dessus de tout point de vue sectaire, le pasteur protestant dont on va lire les solides et pieuses *Méditations* était un homme de notre siècle, et un des plus avancés. Comme l'a dit de lui avec une entière vérité M. Prevost-Paradol, « on a vu rarement un sage et ferme esprit marcher avec autant de bonne foi dans le chemin de la vérité et exprimer des idées fortes et justes avec autant de candeur. Sur la plupart des points d'histoire ou de doctrine que Samuel Vincent a touchés. . . il a devancé de beaucoup les idées de son temps et se trouve d'accord avec les meilleurs esprits du nôtre^a. »

a. *Du Protestantisme en France*, introd., p. VII.



Voici en deux mots ce qu'était le protestantisme aux yeux de Vincent : « Pour moi, dit-il, et pour beaucoup d'autres, le fond du protestantisme, c'est l'Évangile ; sa forme, c'est la liberté d'examen. »

On peut prédire hardiment à notre génération qu'elle arrivera nécessairement en religion, sous un nom ou un autre, et par quelque chemin qu'elle veuille ou puisse choisir, à ce double résultat : l'Évangile (car il n'existe rien au monde qui égale l'Évangile ou même qui en approche), mais l'Évangile interprété par la conscience libre et la libre pensée (car l'esprit humain est sorti de tutelle et ceux qui prétendent l'y faire rentrer sont dans une pitoyable illusion ; le temps les détrompera).

. Il est possible, il est probable que ni la génération actuelle en France, ni les suivantes, ne se déclareront protestantes ; mais il est certain que dès maintenant et de plus en plus, les bons esprits dans toutes les Églises sont déjà et seront chaque jour davantage de la religion de Samuel Vincent, qui se réduit tout entière à ces deux termes : Évangile et liberté.

II

Les *Méditations religieuses* de Samuel Vincent voient le jour pour la quatrième fois^a. Publiées d'abord isolément, elles furent réunies en un volume par les soins de l'auteur, dès 1829. Après

a. Elles ont paru, en outre, traduites en allemand, sous deux titres différents, d'abord sous celui de *Das Christenthum als die Religion des Herzens*, puis à Esslingen, en 1852, sous celui-ci : *Betrachtungen ueber Religion und Christenthum* (1 vol. in-12). Une des Méditations, *la Femme et la Religion*, a été publiée à part et intitulée *Der weibliche Beruf im Lichte der Religion, Worte der Liebe*.



la mort de Vincent, ce premier recueil, revu et augmenté de plusieurs morceaux inédits, fut publié de nouveau par son neveu et son collègue dans l'église de Nîmes, M. Fontanès, qui plaça en tête du volume une double notice sur la vie et les écrits de son oncle ; on retrouvera ce pieux travail dans l'édition actuelle. Depuis longtemps épuisé, l'ouvrage était souvent redemandé, soit par les disciples de l'auteur et par des familles protestantes où règne une instruction solide et une piété de l'ordre le plus élevé, soit par des pasteurs pour lesquels Vincent est demeuré un maître éminent et une lumière de leur Église, soit encore par bien des catholiques impartiaux, désireux de connaître ce grand et ferme esprit ou de s'éclairer de son opinion indépendante et réfléchie, sur les plus graves de tous les sujets.

En 1859, un autre écrit important de Samuel Vincent (*du Protestantisme en France*^a 1 vol. gr. in-18), a reparu avec une introduction très remarquable de M. Prevost-Paradol ; cette publication a été accueillie avec une faveur marquée. Nous ne craignons pas d'affirmer que l'ouvrage que nous réimprimons aujourd'hui offre un intérêt plus général et met encore mieux en évidence les mérites éminents de l'auteur.

Ce livre réunit deux caractères qu'on trouve rarement confondus en un seul. Comme le précédent éditeur l'a dit avec raison, « ce Recueil est un cours de philosophie religieuse adressé aux personnes qui peuvent et qui veulent se faire à elles-mêmes leur croyance. » Aussi est-ce avec une pleine confiance que nous le présentons aux esprits, très nombreux aujourd'hui, qui cherchent

a. C'est l'ouvrage que Vincent avait intitulé *Vues sur le protestantisme en France*.

◇

la vérité et qu'émeuvent ces grandes questions de Dieu, de l'âme et de nos destinées immortelles, du christianisme et de son avenir, partout agitées en ce temps-ci. Mais ces mêmes *Méditations*, œuvre d'un penseur profond et hardi, émanent aussi d'un cœur croyant et chrétien. C'est ainsi que ce volume, où tant de grands problèmes sont remués, est en même temps un *livre de piété* dans le meilleur sens du mot, non assurément pour ceux qui adorent sans penser et qu'effraye toute recherche sérieuse, mais pour les fidèles de diverses communions qui ont besoin d'une solide nourriture, intellectuelle et religieuse à la fois.

Les Mystères, le Doute, Revivrons-nous? Mangeons et buvons, car demain nous mourrons, la Durée du christianisme, le Passager et le Permanent dans la religion, voilà autant de sujets qui doivent provoquer à de graves et fécondes réflexions tout esprit philosophique; *l'Amour de Jésus, l'Ame humaine et le monde, la Femme et la Religion, le Royaume de Dieu, la Guerre intérieure, Jésus, idéal de l'humanité*, voilà des titres qui attireront les âmes pieuses; mais nous osons assurer aux penseurs qu'ils trouveront dans ces pages chrétiennes une hauteur de vues tout à fait exceptionnelle et une puissante originalité; et nous pouvons promettre aux lecteurs qui recherchent avant tout l'édification, qu'ils rencontreront dans ces essais philosophiques une rare abondance des sentiments les plus élevés et des émotions les plus religieuses.

Avec Vincent, on apprend à penser, à se rendre compte de ce qu'on croit; la piété devient forte et virile; l'adoration, qui s'est rendu compte d'elle-même, est d'autant plus fervente et plus profondément sérieuse. On sort de cette lecture plus calme et plus



énergique ; on se sent devenu plus complètement homme et plus véritablement croyant.

A nos yeux, Samuel Vincent est, par excellence, un penseur religieux en qui se trouvent unis un esprit éminemment philosophique et une âme profondément chrétienne.

III

Ce qui frappe au premier abord, quand on a parcouru ses écrits et étudié sa vie, c'est l'étendue de ses facultés et la variété de ses connaissances. Occupé des devoirs de son ministère et de la présidence du consistoire dans une des Églises les plus peuplées et les plus influentes de la France protestante, Vincent avait trouvé le temps d'apprendre l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol. Voulant raviver dans la ville dont il était une des lumières, l'essor des intelligences et le goût de l'étude, il donna un cours public sur les littératures étrangères et sur leur histoire. Non seulement il analysait dans son journal, et de manière à en extraire toute la substance, les principales publications des théologiens et des prédicateurs de l'Allemagne et de l'Angleterre, mais il traduisit entièrement et il publia plusieurs de leurs ouvrages (Chalmers, Paley, Sintenis).

La théologie et les langues étaient si loin d'absorber toutes ses facultés, qu'il fut, dans le conseil général de son département, un des chefs actifs et influents du mouvement politique d'alors, dans une province difficile à administrer. Pendant ses dernières années, devenu un agronome distingué, il fut un bienfaiteur pour la contrée qu'il habitait, en introduisant dans la culture du sol



de sages améliorations qui, d'abord combattues et honnies par l'esprit de routine, mais patiemment poursuivies par sa veuve, avec une fermeté de volonté et une supériorité intellectuelle dignes de lui, obtinrent plus tard l'éclatante consécration du succès et finirent par rallier tous les suffrages.

Enfin, ce même homme qui appréciait et goûtait les diverses littératures européennes, qui fut jusqu'à sa mort épris de la poésie, ne laissait aucune des sources du savoir échapper à ses investigations infatigables, et lisait, pour se délasser, des traités de hautes mathématiques. L'aridité des sciences exactes ne le rebutait nullement ; la rigueur des raisonnements, l'étroit enchaînement des déductions, avaient pour lui un attrait puissant.

Souvent les esprits qui aiment à se mouvoir dans un cercle si étendu n'en connaissent que la surface. Chez Vincent, au contraire, on a remarqué, comme un caractère dominant de ses travaux, la pénétration, une rare vigueur d'analyse, une laborieuse et féconde sagacité. Le volume qu'on va lire en offre de nombreux exemples, dans les développements originaux dont il revêt une foule d'idées larges et saines, et jusque dans les subdivisions lumineuses de quelques-unes de ses *Méditations*. Nous ne ferons qu'une citation, et nous l'emprunterons à un autre de ses écrits. Dans le *Discours préliminaire* qu'il mit en tête de la seconde édition de l'*Histoire des Camisards*, par Antoine Court, il avait à démontrer cette vérité qui, assurément, n'a rien de nouveau : « La violence appliquée à la religion est le plus mauvais de tous les moyens de conversion. » D'autres, peut-être, eussent appelé à l'appui de cette assertion des preuves extérieures, des exemples



historiques ; Vincent se contente de dire que « l'expérience l'a partout prouvé, » et que ce moyen a été « repoussé avec horreur par l'auteur divin du christianisme. » Mais aussitôt il fait une analyse psychologique des effets de la persécution sur ceux qu'elle frappe.

« Loin d'éclairer les âmes, la persécution ne fait que les exalter et les aigrir. L'homme persécuté ne saurait être froid. Il est placé dans une situation violente qui le remue fortement, et qui développe toutes les facultés de son âme. Les émotions qu'il éprouve, cette chaleur toute nouvelle dont il se sent animé, doivent surtout se diriger sur les doctrines pour lesquelles il souffre. Son cœur, blessé dans l'endroit le plus sensible, et redoublant d'énergie pour repousser la force qui le comprime et qui l'humilie, désire vivement que ces doctrines soient vraies. Son esprit, plein d'une activité que la contrainte rend infatigable, cherche avec ardeur tout ce qui peut les établir ; sa croyance devient une véritable passion. Qu'attendre de la simple vérité sur un homme qu'on vient de placer dans une situation si violente ? Il est aussi peu disposé à céder aux raisonnements qu'à plier sous la force. Il était peut-être indifférent et froid, et la vérité l'aurait trouvé sans préjugé comme sans passion. Maintenant il est fortement persuadé des opinions que vous voulez détruire et plein d'ardeur pour les défendre. Il les soutiendrait même contre sa persuasion intérieure, parce qu'il croirait commettre une lâcheté en les abandonnant, lorsque vous voulez l'y contraindre. »

Voilà un exemple du procédé habituel de la pensée de Vincent. Une thèse, soutenue mille et mille fois, qui n'eût inspiré à bien d'autres que des lieux communs et de la déclamation, devient



pour lui l'occasion d'une étude de psychologie aussi délicate que solide. Cette sagacité réfléchie et active, ce talent naturel pour creuser son sujet et le sonder jusqu'au fond, était chez lui animé par un ardent amour de la vérité et par la conviction profonde de l'intérêt et du droit qu'a tout être humain à posséder la vérité. Cet analyste si fin, cet investigateur passionné, ce critique sans peur, n'était rien moins que sceptique. Sa pensée saisissait la vérité d'une étreinte si vigoureuse, que rien ne pouvait plus l'en détacher ; de même que chez le mathématicien, rien n'ébranle la certitude de ce qui a été une fois pleinement démontré.

Ce qui l'a toujours sauvé du scepticisme, c'est que son âme était trop richement douée pour pouvoir s'enfermer tout entière dans le domaine de l'esprit, quelque vaste que ce domaine fût pour lui, en profondeur comme en étendue. Homme de cœur et de foi, père de famille tendrement dévoué à ses filles et à leur digne mère, pasteur habile à développer tout à la fois chez ses catéchumènes ou chez les auditeurs de ses sermons la pensée et la piété, la conviction et le sentiment, Vincent était chrétien sans étroitesse dogmatique, mais aussi sans sécheresse ni froideur. On verra, dans ses *Méditations*, quelle part essentielle, primordiale, il attribuait à l'amour dans le christianisme, au cœur dans la vie religieuse. Jamais peut-être un plus large savoir, un raisonnement plus serré, une plus droite et plus pénétrante logique n'ont été mis en œuvre sous l'inspiration d'une foi chrétienne plus ferme et plus sentie.

Aucune affection humaine, chez lui, n'était faible ou banale. Sous ce rapport, le discours qu'on lira plus loin, sur l'*Amour de*



la patrie, mérite d'être signalé. Les autres *Méditations* de Vincent ne sont point des discours, et renferment seulement la substance des prédications du pasteur nîmois. C'est par exception que son sermon sur *l'Amour de la patrie* fut écrit tout entier, et l'on a eu raison de le comprendre dans la précédente édition de notre recueil. Rarement éloquent, si l'on entend par ce mot l'abondance entraînant des mouvements, l'éclat des images, la puissance d'une parole qui subjugué ceux qui l'entendent, Vincent s'élevait cependant par moments à une grande hauteur, et communiquait alors à ses auditeurs une émotion dont le souvenir ne s'effaçait plus. Il y a plus d'un morceau de ce genre dans le discours que nous indiquons. On se rappelle encore à Nîmes de quel accent, au retour d'un voyage dans des contrées moins brûlées du soleil, il disait du sol natal : « Ses sites réjouissent mes yeux. Après avoir contemplé avec extase la verdure luxuriante du Nord, j'éprouve une douceur secrète à retrouver la teinte pâle de l'olivier et ces collines pelées sur lesquelles s'étend un dôme resplendissant de lumière et d'azur. »

On se souvient encore de ses pressants appels à la concorde, au nom de la patrie commune, dans une province où, en 1815, la *terreur blanche* avait laissé des traces si cruelles, et où, en 1830, trois mois avant cette prédication de Vincent, quelques catholiques avaient craint un moment, de la part de la population protestante, des représailles indignes d'elle, et qui ne furent pas même tentées. Bien des colères sourdes et des défiances funestes fermentaient dans les cœurs ; Vincent en était indigné et combattait ces éléments de trouble et de haine, en digne ministre de Jésus-Christ et en citoyen plein d'amour pour son pays.